

Youssef Seddik

Nous n'avons jamais lu le Coran

essai



*'aube
poche*

NOUS N'AVONS JAMAIS LU LE CORAN

La collection *l'Aube poche essai*
est dirigée par Jean Viard

© Éditions de l'Aube, 2010
www.aube.lu

ISBN 978-2-8159-0067-6

Youssef Seddik

Nous n'avons jamais lu le Coran

essai

éditions de l'aube

Du même auteur :

Le grand Livre de l'interprétation des rêves, attribué à Muhammad ibn Sîrîn (VIII^e s.), traduction, présentation et notes, éd. Al-Bouraq, Beyrouth-Paris, 1994 ; l'Aube, 2005

L'Éloge du commerce, d'Abû d-Dimishqî (XII^e s.), traduction et étude en coll. avec Yassine Essid, éd. Arcanes, Tunis, 1995

L'Abaissé, le livre des ventes, de Mâlik ibn Anass. Première somme de la jurisprudence islamique, traduction, présentation et notes, éd. MédiaCom, Tunis, 1996

Épîtres, d'Avicenne et de Bryson, traduction et étude en coll. avec Yassine Essid, éd. MédiaCom, Tunis, 1996

Brins de chicane, la vie quotidienne à Bagdad au X^e siècle, d'Al-Muhassin at-Tanûkhî (X^e s.), traduction, introduction et notes, Actes Sud/Sindbad, Paris-Arles, 2000

Dits du prophète Muhammad, traduction, notes et postface, Actes Sud/Sindbad, Paris-Arles, 1996, nouvelle édition 2002

Les Dits de l'imam 'Alî, traduction, introduction et notes. Actes Sud/Sindbad, Paris-Arles, 2002

Le Coran, autre lecture, autre traduction, l'Aube, Barzakh, 2002

Qui sont les barbares ?, l'Aube, 2005

L'Arrivant du soir. Cet islam de lumière qui peine à devenir, l'Aube, 2009

À mon père,
Sidi Muhammad-Hafnaoui Seddik
(1897-1980).

Il était libraire, ne connaissait que l'arabe et était d'une profonde et sereine foi en la divine parole du Coran.

En combattant l'impudence colonialiste, il « enviait » jusqu'à la fascination le travail de l'intelligence et le progrès de l'Europe et d'une France pourtant plusieurs fois sa geôlière.

Ainsi m'a-t-il tout appris : à lire, à aimer la liberté et le savoir, à ne pas faire ménage avec le ressentiment et la haine. Que son souvenir, toujours vif en moi, soit ici honoré.

Avertissement : pour les transcriptions en caractères latins des mots arabes ou grecs, afin de ne pas surcharger le texte de graphismes peu familiers au lecteur francophone, nous avons opté pour des équivalences souvent peu académiques. Les spécialistes sauront s'y retrouver et la majorité des lecteurs ne s'y attachera guère.

Y. S.

Exergue...

Le prince de ma leçon de lecture

Dans une nouvelle de Borges, le narrateur me fournit un raccourci pour dire en peu de mots ma rencontre avec le Coran et quel troublant rapport j'ai entretenu avec ce livre comme lieu de pensée et comme désir de texte : « La rencontre, écrit Borges, fut réelle, mais l'autre bavarda avec moi en rêve et c'est pourquoi il a pu m'oublier, moi je parlai avec lui en état de veille et son souvenir me tourmente encore¹. » C'est en effet dans la même étrangeté face à ce texte – que j'ai cru m'appartenir et dont je ne pouvais soupçonner l'immensurable éloignement – que je suis arrivé au savoir neuf qui m'a amené à m'occuper du Coran.

J'ai eu la chance d'être très tôt imprégné de la culture arabe et des textes sacrés de l'islam. Dès que, sur la planche de l'école coranique, j'ai appris à déchiffrer un alphabet qui, au matin, sentait bon l'encre archaïque fabriquée à partir

1. *Le Livre de sable*, Gallimard, coll. Folio, 1978.

de laine brûlée, et au soir, l'argile mouillée qui effaçait les versets laborieusement calligraphiés après qu'ils furent gravés dans le mou des mémoires enfantines. J'ai pu ainsi apprendre le Coran à la fois dans la fascination qui vénère et dans l'étonnement qui prépare au doute.

Plus tard, en choisissant mon séjour dans la philosophie, forcément occidentale, l'élève des Canguilhem, Guérout, J. Wahl, Alquié, Belaval, Jankélévitch ou Lacan que j'ai été à poursuivre, sans se défaire de sa provision arabe, une démarche qui avait tout du voyage organisé. Mes excellents maîtres à la Sorbonne d'antan m'ont montré la lente ascension de la conscience, exclusivement européenne, à partir de son malheur jusqu'au triomphe de l'esprit, se levant sur une Europe qui a cru les canons napoléoniens d'Iéna annoncer la fin d'un monde. Attentif et assidu, j'ai eu de cet enseignement l'honorabilité des diplômes et l'amer savoir de l'exclu d'un immense enjeu dont, têtue, je me savais malgré tout et confusément l'un des protagonistes, par le simple fait d'appartenir au monde des humains.

En accompagnant, humble et toujours inassouvi, les plus grands navigateurs d'une magnifique odyssée qui contourne mes mers et mes péninsules, en admirant et en « travaillant » les Platon, les Spinoza, les Kant ou les Hegel, je ne faisais que taire et différer mon désir d'évasion hors d'une incurable nostalgie à l'envers. Une nostalgie pour un lendemain, celle, aussi équivoque que le malentendu du récit borgèsien, que moi je nourrissais pour un avenir dont l'éclair annonciateur a déjà claqué un instant, j'en suis sûr, avec l'avènement d'une parole devenue le texte des textes pour des centaines de millions d'hommes et de femmes.

Je restais confiné dans mon intime souvenir de l'éclair mort-né, me croyant le seul à en confirmer en silence la folle promesse d'enfanter un jour les orages puis les éclaircies. En attendant, j'errais de livre en livre, éternel allochtone partout et même dans les espaces que les miens ont repeuplés. La philosophie me faisait cible de cet éclat de rire de Hegel déplorant que « des Turcs (l'islam, dans le lexique de son temps !) habitent aujourd'hui là où vivaient les Grecs ». Ils auraient fait perdre aux œuvres du génie grec, ajoute Hegel, « l'âme de souvenir et d'honneur qui les habite¹ ».

Oui, je suis bien forcé de le reconnaître.

Turcs ou Arabes, qu'importe, c'est des ravages de l'esprit nomade qu'il s'agit dans ce cruel jugement de Hegel : incapable de maintenir et de bâtir, cet esprit-là a fait que l'islam vécu et subverti, sur nos terres natales ou conquises, a d'abord failli « au souvenir et à l'honneur » promis dans le texte qu'un ciel d'Arabie a donné un jour à nos attentes. Les héritiers et les gardes qui se sont approprié ce texte ont fait que nous ne l'avons jamais lu !

Ainsi d'ailleurs avons-nous fait plus tard de toute pensée naissant libre, singulière et enceinte seulement d'elle-même : elle s'est immédiatement retrouvée sous le fouet dompteur du pouvoir oublieux, propre à l'esprit nomade, qui doit la plier au tempo de son errance. Les Arabes, en recevant leur acte de naissance avec la révélation coranique qui leur apprenait ce que penser veut dire, et après y avoir impliqué très vite

1 Georg-Wilhelm Friedrich Hegel (1770-1831), *Principes de la philosophie du droit*, trad. J.-P. Frick et R. Dérathé, librairie J. Vrin, 1975, § 64, p. 118.

d'autres peuples, ont livré la bonne nouvelle à l'ogre du pouvoir nomade, à sa gueule de désert qui a vite fait, en avalant l'enfant, de l'assimiler à son néant.

L'originel péché du lecteur du Coran

Lire le Coran comme si de rien n'était...

Comme si l'accès à la proximité de cette parole devenue Écriture n'avait pas été barré par un incontournable obstacle, celui d'une formidable machine dogmatique sommant tout lecteur possible de renoncer à lire et de croire que tout a *déjà* été lu, une bonne fois pour toutes, hors de nos espaces et de nos temps passés ou à conquérir.

Lire comme si, dès les premières époques d'un islam institutionnalisé, toutes les certitudes qui soutiennent cette illusion d'une recevabilité du texte sans lecteur historique identifiable, avaient cessé de s'interposer entre le Coran et nous, telles nuées chassant la généreuse vasteté du ciel.

Lire le Coran comme si de rien n'était...

Comme si ce verbe *lire* conjugué à l'impératif, ce « Lis ! » par lequel a éclaté, un jour de l'an 610, une

révélation faite au quadragénaire mecquois nommé Muhammad, ne s'était adressé qu'au lecteur que je suis, à un lecteur quelconque situé dans un ici et un maintenant le portant librement à se vouloir lecteur.

Si le récit des circonstances de ce tout premier ordre, « Lis ! », lancé à l'homme qui ne se savait pas encore prophète, n'est nulle part attesté dans le Coran, si la tradition exégétique seule en a inventé le scénario (comme il sera montré plus loin : voir la section « Le poste avancé du visionnaire »), rien n'interdit de prendre cette fiction pour une hypothèse que l'exégèse a cependant bien malmenée. Dans la grotte de Héra¹, nous dit-on, aux alentours de noires montagnes assiégeant La Mecque, l'ange aurait une fois étreint l'homme Muhammad, lui ordonnant de lire. Contre toute logique, la Tradition soutient que Muhammad aurait affirmé en guise de réponse qu'il ne savait pas lire. À supposer que l'ange ignorât « l'illettrisme » de l'élu, la tradition exégétique persistant dans le développement illogique de ce récit, dit que le même ange (tardivement nommé Gabriel, *Jibril* en arabe et dans le Coran), aurait encore une fois étreint l'homme, et lui aurait lancé ce même ordre de lire qu'il venait de

1. Si l'orthographe de ce mot diffère généralement dans la transcription des auteurs occidentaux (Hira), nous persistons à croire que cette grotte a reçu en effet le mot du personnage mythique commun à toute la région venu tardivement dans le panthéon grec. Rappelons à un éventuel objecteur arabophone qu'en arabe classique, le sexe féminin se dit *hiri*, d'un monosyllabe de la souche sumérienne comme ces quelques mots arabes, dont certains sont identiques aussi chez les Grecs, tels que *fem* (fr. *phéma*).

repousser pour une raison si évidente. La réponse a été évidemment la même, « Je ne sais pas lire ! », toujours selon la Tradition. À la troisième étreinte qui a provoqué une réplique identique, l'ange se serait enfin résigné à se soumettre lui-même à l'ordre qu'il était censé intimer à un humain. Mais il ne lira pas le texte dont il a semblé proposer le déchiffrement au solitaire de la grotte, il dira seulement au nom de qui un lecteur devait lire une textualité à venir :

« Lis ! Au Nom de ton Maître qui a créé
Qui a créé l'Homme d'un lien.
Lis ! Et ton Maître sublime qui a marqué par le calame
Qui a de Savoir marqué l'Homme
Tant que l'Homme ne sait pas... »

En fournissant ce récit, immuable dans le vécu et le discours islamiques, la Tradition a aménagé une aire d'indigence où le message originel a vite été absorbé dans un mirage de savoir tardif qui a prétendu restituer à *la lettre* tous les codes d'une lecture dite prophétique déclarée aussi nécessaire pour décider de la foi et du salut du croyant que la parole du Coran admise par tous comme divine.

« Je t'ai fait don du Coran et de ce qui en est l'équivalent » : voilà en effet le *hadith* (parole du Prophète) de type dit « saint », *quduci*, où c'est Dieu qui parle hors Coran. S'adressant à Son Messenger, Dieu double Sa parole révélée d'une autre, garantie deux siècles après la disparition de Muhammad, par les ouvrages de recension et d'authentification de la Tradition, la *Sunna*,

comme la restitution même des dits du Prophète et de sa conduite !

À en croire la Tradition, fenêtre aveugle sur la parole révélée, toute lecture qui ne serait pas délivrée d'elle serait impie puisque, Muhammad s'étant déclaré par trois fois « analphabète », le croyant s'en tiendra à la voix extra-mondaine du liseur angélique. Celui-ci fournira, par l'intermédiation passive du Prophète, un déchiffrement avéré qu'il ne restera plus qu'à réciter.

Rien en dehors d'une critique interne ne permet d'infirmer ce récit de la vision surréelle d'un tiers inspirateur ; sauf qu'il nous semble, à prendre au mot cette chronique, que dans la violente étreinte de l'ange trois fois répétée, Muhammad a su faire la différence et choisir entre transmettre, porter la parole ou procéder au décodage d'un chiffre qu'il a senti le dépasser et dépasser sa modeste vie d'homme. Il a compris que, s'il choisissait la seule fonction du transmetteur, il devait renoncer à saisir par ses propres catégories de lecture et celles de son époque le Verbe qu'il devait seulement transmettre.

La Tradition comme génératrice ou reproductrice de mythes ne partait pas de rien et, dans ses matériaux agencés pour faire vrai plus que vraisemblable, nous retenons des points irréductibles. Surtout ceux qui ont tellement paniqué les chroniqueurs et les exégètes qu'ils se sont souvent trouvés obligés de les omettre ou de les dénier, quand d'autres sources aussi crédibles pour l'ensemble de l'orthodoxie les citent et en admettent la véracité. Comment comprendre en effet, sinon en admettant l'énormité de l'épreuve, qu'en sortant du grand dilemme

– lire ou transmettre – l’homme avait envisagé ni plus ni moins de mettre fin à sa vie, comme l’attestent des chroniques aussi crédibles pour l’ensemble des musulmans que celles rapportées par Ibn Hicham ou Tabarî ?

*

Que le point de départ obligé de toute entreprise de lecture soit cet hypertexte codé par une exégèse institutionnalisée dans le parti pris des « princes », dans une grammaire, une ponctuation, une orthographe et un lexique produits et fixés deux siècles après la manifestation du Coran en tant que parole, voilà qui réduit la vive pensée parcourant et traversant le Coran à une « pensée » seulement cultuelle. La Tradition, historiquement inapte à se souvenir du moment où allait surgir cette pensée, l’a séparée de la pensée du monde et l’a renvoyée dans la « bouche » d’un Dieu qui ne dit plus que ce que veulent bien traduire les maîtres d’oracles.

Notre travail entend mettre en question cet hypertexte liseur qui a trahi l’humilité originelle du transmetteur ayant refusé de nous engager et d’engager les temps à venir dans une lecture datée, serait-elle prophétique... Une entreprise qui entend ainsi remettre à plat l’ensemble des études coraniques pour une perception toute nouvelle du Livre de l’islam, suppose la mise en cause de la totalité du « documentaire » jusque-là sollicitée pour lire et penser le Coran. Cet ouvrage pose donc des questions que les exégètes, anciens et modernes, ont évitées ou délibérément éludées. L’historien de l’islam, lui, a cru sur parole la Tradition qui l’a mis sur des pistes

ne conduisant qu'à elle, et qui auraient dû de ce fait être passées au crible de la plus rigoureuse des critiques.

Parce qu'il se situe dans une perspective philosophique, ce travail prend le discours établi de l'histoire et de la Tradition non comme un produit fini mais comme matière à interroger afin qu'elle avoue ce qu'elle tient caché derrière son apparence de vérité construite.

La matière première de cet ouvrage est la *parole* du Coran, une parole qu'un homme se disant « ordinaire » a transmise, l'ayant reçue d'une source qu'il affirme divine. Cette parole au moment où elle se transmettait oralement, ainsi que la foi que ses contemporains ont ajoutée à son affirmation, constituent le seul objet de nos interrogations.

À quelle écoute le discours coranique, inouï en son temps, s'était-il adressé ? Comment en jugerait aujourd'hui un contemporain du Prophète qui serait muni des moyens de penser aussi élaborés que les nôtres ? Tout l'entourage de Muhammad, partisans et adversaires, si culturellement fruste dit-on, a reçu cette parole dans la surprise admirative. Comment ont-ils fait, ces contemporains de Muhammad, pour arriver à l'intelligence de ce qu'ils entendaient, pour dialoguer avec le Dieu unique rénové, pour poser des questions et en attendre les réponses ? Et comment cette parole en est-elle venue, de nos jours, pour communiquer du sens, à exiger tant de gardiens du chiffre et tant de « prêtres » ?

D'un bout à l'autre, cet ouvrage est un face-à-face de lecteurs avec un texte solitaire malgré l'immense bruitage qui l'entoure depuis quinze siècles, un corps à

corps avec ce long travail de détournement qui a promu l'illusion de lecture en un lieu sûr du sens et du savoir sans autre horizon que cette illusion même.

Le texte du Coran a posé et doit encore poser d'énormes problèmes, souvent même des apories que les Anciens ont surmontées selon des choix dictés par autant de tactiques et de manœuvres idéologiques. Sa mise en un scripturaire a été réalisée quelque vingt-trois ans après la disparition du transmetteur, entreprise ordonnée et animée par le troisième calife 'Uthmân, un grand notable de la tribu même de Muhammad, allié néanmoins d'un clan rival, celui qui allait devenir, au sortir d'une longue guerre civile, l'éponyme de la dynastie des Omeyyades.

Si la Tradition rapporte dans leur version brute les circonstances qui auraient décidé de cette initiative, exposant les objections de personnages tous consacrés, les contestations formulées ont été neutralisées par cette consécration même. Les problèmes de fond alors soulevés pour s'opposer au calife-scribe sont devenus de simples « reproches » adressés par d'irréprochables compagnons du Prophète à d'autres compagnons, tout aussi irréprochables. Les reprendre pour en réévaluer la portée et renouveler le débat tient aujourd'hui du sacrilège.

Le « dit » divin, « plutôt que de se laisser épuiser, épuiserait la mer si celle-ci était d'encre, quand bien même deux fois plus étendue elle serait¹ ». Pour tenir un pari que le Coran déclare ainsi insensé, la Tradition,

1 1. Coran, XVIII, 109.

en donnant accès à une lecture unique d'un scripturaire unique, ferme le passage à toute lecture possible et recouvre la parole divine d'une irréalité qui permet à la seule Tradition de maîtriser et de gérer le texte selon une « stratégie » qui se reconnaît de la stratégie du rêve : le matériau même qui prétend déchiffrer le texte est en fait ce qui l'occulte, le dérobe à la lecture et le ravit à l'intelligibilité.

En admettant explicitement le double legs de la Torah et de l'Évangile, la pensée contenue dans le Coran n'était pas pour l'essentiel une nouvelle « doctrine » religieuse. La lumière, dont cette pensée a été pleine avant que ne se ferme sur elle une occultation qui allait recouvrir toute son histoire, se dévoilera, une fois délivrée de sa nuit, telle qu'elle s'engagera à produire indéfiniment ce qui permet aux aurores de poindre encore.

Premier « aveu » de la Tradition : elle reconnaît que le texte issu de la parole du Coran, établi dans l'écriture, naissait de la peur. Peur devant la nature insaisissable et fausement volatile de la parole, une peur que la Tradition déclare pieuse, légitime, héroïque et salvatrice. Et à la chronique exégétique d'inscrire cette peur dans l'ordre de l'exploit quand elle narre l'histoire de ce brave combattant Hudayfa, compagnon majeur du Prophète, parcourant la distance depuis l'Arménie où il guerroyait, jusqu'à Médine, la moitié de l'axe du monde alors connu, réduite dans le récit aux dimensions de la petite plaine de Marathon. Il entre en coup de vent, tout droit revenu du champ de bataille, dans la maison du califat, tel le messager des tragédies, « avant même de

passer chez lui », précise l'exégète, et il apostrophe ainsi le Prince des croyants :

« Accours au secours de cette nation avant qu'elle ne périclite ! dit-il.

— Et de quoi serait-elle donc menacée ? interroge le calife 'Uthmân.

— Il s'agit du Livre de Dieu ! J'ai participé à cette expédition qui a rassemblé des croyants combattants d'Iraq, de Syrie et du Hijâz [...] et j'ai vu les hommes s'affronter, j'en ai même entendu qui accusaient leurs rivaux d'apostasie [...]. On va droit, j'en ai bien peur, vers un désaccord au sujet de notre Livre semblable à celui que juifs et chrétiens connaissent au sujet des leurs¹. »

C'est donc pour exorciser cette peur que la parole portée et transmise par Muhammad a été, au sens *physique* du mot, « sublimée » dans le scripturaire, que « la voix [a été] livrée à l'écriture », pour emprunter à Platon un si beau raccourci². Elle ne sera plus jamais entendue que derrière cette captivité où elle devient l'otage de la vision du monde nomade.

En nous engageant sur des pistes si peu explorées, il a fallu avant tout montrer toute la mesure d'une « monstruosité » historique, celle qui continue jusqu'à présent à faire croire à une naissance de l'islam à partir d'un vide temporel, en un instant « zéro » en deçà duquel s'étend l'épaisse nuit de ce qu'on appelle la *Jahilyya*,

1 1. Al-Qurtubî, *Al-Jâmi'fi 'ulûm al-Qurân* (Somme des préceptes du Coran), t. I, p. 51.

2 2. *Le Timée*, 23 b, trad. de Luc Brisson.

Youssef Seddik

Nous n'avons jamais lu le Coran

En quoi la Grèce antique, sa pensée et ses mythes, sa langue et ses symboles sont-ils présents dans le Coran ? Cette mise en question pose le Coran comme une œuvre divine digne d'interpeller l'universalité – et pas seulement les fidèles d'un culte.

« Youssef Seddik connaît le Coran par cœur, il en a lu toutes les exégèses, il possède, jointe à sa culture arabe classique, indispensable, une connaissance des textes hellénistiques et fréquente suffisamment d'autres langues pour jouer sur les mots, sur les lettres dans un jeu linguistique qui éclaire la vitalité de son propos. »

Passages.

« À ceux qui veulent approfondir la réflexion [des origines du Coran], on ne saurait trop en recommander la lecture. Il y relève d'emblée les risques inhérents à tout "emprisonnement" de la parole dans la lettre. »

Le Nouvel Observateur.

Helléniste et arabisant, Youssef Seddik a publié de nombreux ouvrages et traductions, dont, à l'Aube, *Le Coran, autre lecture, autre traduction*, *Le Grand Livre de l'interprétation des rêves*, *Qui sont les barbares ?* et *L'Arrivant d'un soir*. *Cet islam de lumière qui peine à devenir.*

éditions de l'aube
12,50 €

harmonia mundi diffusion livres

